

l'incommensurable et inaltérable partage de la bonne volonté. Parmi les ruines, dans les orages, au sein des ténèbres et des tempêtes, sous les grandes eaux des tribulations, dans les tortures et dans les supplices, une étincelle de droiture, de repentir, de charité, allumée au souffle de la grâce, voilà ce qu'attend la miséricorde de Dieu pour faire sentir aux âmes les plus abandonnées que son houlier les environne. Et alors la confiance, la force, la fécondité surabondent immédiatement en elles. Tous les biens leur arrivent avec le premier acte d'amour qui les unit à Dieu.

L'Eglise a toujours vécu, elle vivra toujours de cette vie. Pendant que tout languit ou meurt autour d'elle, au moment même où l'esprit de destruction feint de croire aux funérailles de la mère des vivants, et prétend l'étonner à force d'audace, elle ouvre ses chastes flancs à des générations nouvelles, ou fait reverdir les troncs séculaires qu'elle a plantés, et contre lesquels se sont vainement épuisés tous les efforts de l'homme ennemi. Il nous a été donné aujourd'hui même d'assister à une de ces grandes et merveilleuses résurrections. A Paris, il y a soixante ans, de saints religieux, des enfants de sainte Thérèse, et avec eux de glorieux pontifes, furent égarés aux pieds des autels. Les bourreaux croyaient tuer la foi et exterminer dans la personne de ces prêtres toute la famille spirituelle. C'était un démenti d'un jour à ce témoignage imprévisible qui se rendra jusqu'à la fin des temps, celui qui a dit: A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Les confesseurs et les martyrs de 1792, les généreuses victimes massacrées aux Carmes, s'endormirent dans le Seigneur avec la certitude de léguer ce sanctuaire à des successeurs de leur race. Mgr l'Archevêque de Paris vient d'exécuter le testament des saints. Il a voulu que le jour où l'Eglise célèbre la fête de saint Charles Borromée, ce grand restaurateur de la famille sacerdotale au seizième siècle, fût celui où, sous les yeux de la Révolution, il plantait de sa main l'ordre de Saint-Dominique dans les mêmes lieux où la Révolution avait extirpé l'ordre des Carmes si illustres auparavant.

La cérémonie de l'installation a été des plus touchantes. Mgr l'Archevêque a rappelé l'histoire de ce tabernacle béni autour duquel ont laissé tant de traces la prière et la science, que les martyrs de la foi ont consacré de leur sang, et que garde la cœur du martyr de la charité, son glorieux prédecesseur. Ce cœur, s'est écrié notre Pontife, appelle mon cœur. Et puis, dans l'effusion de la plus tendre charité, il s'est tourné vers le révérend Père Lacordaire, assis à sa droite, et vers les Frères-Prêcheurs, pour leur confier solennellement le soin de garder ces trésors et de les faire fructifier.

La grande messe a aussitôt commencé. C'était un spectacle bien consolant, que celui de voir nos augustes Mystères, le grand sacrifice de la Rédemption des hommes, répéter, comme un écho de pardon et de paix, par des lèvres de moines, à la fusillade qui jonchait les pavés de ce temple à la fin du dernier siècle. Nous avons vu revivre parmi nous, en famille et en corps, des types que nous ne connaissions presque plus que par les toiles de Fra Angelico de Fiesole. Nous avons pu contempler, sur des fronts pieux et purs, ces couronnes des vrais rois, de ces rois qui ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ, de ces pacifiques conquérants, à la mansuétude desquels est promise la possession de la terre. Bénis soient ceux qui nous rendent ce signe vénéré!

Après l'évangile, le R. P. Lacordaire est monté en chaire pour remercier le prélat et recevoir de ses mains une part de son fardeau. Jamais il n'avait traité avec plus d'onction et plus de grâce, avec un accent plus doux à la fois et plus pénétrant, les choses de la charité. Il a montré les sources mystérieuses de la famille spirituelle dans le dogme de la sainte Trinité; il en a indiqué le symbole dans la famille temporelle, par quelques mots qui ont vivement impressionné l'auditoire: il en a fait voir les fondements et la nécessité dans la nature même de l'amour et dans le besoin

que nous avons d'être secourus et aimés. L'espace nous manque pour analyser dignement la partie de son discours où il a déclaré qu'il acceptait l'héritage qui lui était confié; ses paroles portaient avec elles-mêmes dans les âmes la conviction qu'il le fécondera pour la vie éternelle. Nous l'avons profondément éprouvé nous-même, cette conviction, en assistant à cette solennité où notre archevêque et les enfants de saint Dominique ont inauguré officiellement le retour des ordres religieux dans la capitale de la Révolution, en pleine Révolution, dans des murs où la Révolution signalait ses débuts par le martyre de quelques pauvres religieux.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 21 DECEMBRE 1849.

BULLETIN.

Dîner à l'Hon. M. Price.—M. Wilson et les électeurs de Londres.—La correspondance de M. Johnson avec M. Leslie.—Le congrès américain.—Le procès de M. Dessaulles contre M. Duvernay etc.

C'est jeudi dernier que les électeurs de l'honorable commissaire des Terres de la Couronne lui ont donné un dîner. Plus de 200 des réformistes les plus distingués de Toronto et des environs y assistaient ainsi que plusieurs membres de l'administration. La salle du banquet décorée magnifiquement présentait un beau coup-d'œil. Une bande de musique exécutait de jolis airs pendant le dîner qui était excellent et qui se prolongea bien avant dans la nuit. "Depuis longtemps, dit une feuille de Toronto, notre ville n'avait été témoin d'une plus belle fête." Cette démonstration fut également honneur à celui, qui en a été l'objet comme à ceux qui en ont eu l'idée.

Après les santés à la famille Royale, celle du Gouverneur-Général fut reçue avec beaucoup d'enthousiasme, les applaudissements succédant aux applaudissements pendant plusieurs minutes. Celle de l'hôte de la soirée, "L'hon. M. Price" fut également accueillie avec de bruyantes acclamations et des signes d'une bien vive satisfaction. Le président en la proposition fit l'éloge de la conduite publique et parlementaire de M. Price et lui offrit l'approbation de ses électeurs et de ses amis politiques comme la plus digne récompense de ses services. M. Price fit un magnifique discours en réponse, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, faute de place.

La troisième santé fut: l'administration provinciale qui souleva un tonnerre d'acclamations et d'applaudissements. L'hon. R. Baldwin répondit à cette santé et fut suivi par M. Hicks qui défendit habilement l'administration contre les attaques de ses adversaires et prouva l'état prospère des finances de la province. L'hon. M. Merritt répondit à la santé: "les intérêts agricoles, commerciaux et manufacturiers du Canada." M. Merritt dans le cours de son discours, dit qu'il espérait qu'on obtiendrait bientôt des Etats-Unis la réciprocité de commerce et le libre échange des produits agricoles.

M. Morrison M. P. P. répondit à la Santé des "Membres libéraux de la Chambre d'Assemblée." Il exprima l'espoir qu'ils demeureraient unis puisque l'union fut leur force et il recommanda d'être patients et indulgents parce que toutes les réformes ne peuvent s'obtenir en un jour.

Il y eut un grand nombre d'autres santés, après quoi la compagnie se sépara très satisfait des procédés et de l'amusement de la soirée. M. LaFontaine, Taché et Leslie n'ont pu assister à ce dîner, en étant empêchés par affaires publiques.

Nous avons annoncé il y a quelque temps à nos lecteurs que M. Wilson représentant de la ville de Londres H. C. avait résigné son siège pour prendre le sens de ses électeurs sur sa conduite parlementaire; ce monsieur

vient de leur adresser une lettre dans laquelle il exprime au long ses raisons pour agir ainsi. Il dit entr'autres choses que lorsqu'il entra au Parlement, c'était en vertu d'un engagement qu'il avait avec le parti conservateur, mais que subitement ce parti ayant montré la détermination de "gouverner ou de renverser tous les principes d'un bon gouvernement, il fut obligé d'abandonner ses rangs. Il n'avait pu participer à leurs actes ni partager leurs doctrines. M. Wilson dénonce et condamne en termes pleins d'une honnête indignation, la conduite de l'opposition sur la question des pertes de la Rébellion, ses insultes au gouverneur-général, le cri en faveur de l'annexion, la formation de la Ligue, toutes ces choses enfin qui ont montré à nu les dispositions des soi-disant conservateurs et leur désir de renverser la constitution. M. Wilson est d'opinion que le gouvernement responsable mis franchement en opération possède les moyens sûrs, possibles et certains de redresser les griefs et d'assurer les réformes du pays autant qu'aucune autre forme de gouvernement peut le faire. "Si nous étions auxes demain, dit-il, nous serions moins libres."

"Nous avons un magnifique pays ajouté M. Wilson, en terminant sa lettre, de grandes ressources et un peuple capable de développer ces ressources. C'est fâcheux que nous ne puissions discerner nos vrais intérêts. Depuis que notre gouvernement a été assimilé à celui de l'Angleterre, nous n'avons plus de grandes questions politiques pour nous diviser, mais la malédiction de ce pays est la haine et la rancune avec lesquelles les partis combattent. Ils préfèrent ruiner la province plutôt que d'abandonner ces haines et ces rancunes. Mon but constant a été d'essayer d'apaiser ces mauvais esprits. A cause de ces efforts de ma part, j'ai été accusé de manquer de principes. J'ai toujours considéré la violence et l'injure comme des mouvements rétrogrades dans notre progrès social et qui ne conviennent pas à un peuple libre et civilisé. Dans toutes les occasions j'ai dénoncé cette conduite comme j'en ai toujours déploré l'existence. Je n'ai pas les commotions politiques et j'espère que je ne verrai jamais encore la violation de l'ordre et de la loi en Canada. J'ai toujours considéré la constitution Britannique comme le modèle parfait d'un bon gouvernement et notre connexion avec la Grande-Bretagne comme un héritage inestimable. J'ai toujours considéré la loyauté comme un sentiment fidèle au bon ordre et au maintien des droits sociaux. Je ne veux pas par conséquent appartenir à aucun parti dont les actes tendent à renverser cette constitution et à saper cette loyauté."

M. Wilson doit avoir pour adversaire à l'élection de Londres un M. Becker, avocat tory de la plus belle en; nous espérons que les électeurs sauront apprécier la noble conduite et l'attachement de leur ancien membre et qu'ils le récompenseront comme il le mérite, en le réélisant par une grande majorité.

M. F. G. Johnson et devant un des conseils de la Reine au barreau de cette ville, vient d'avoir une longue correspondance avec M. le secrétaire Provincial au sujet de la démission M. Leslie écrit à M. Johnson lui demandant si c'était son nom qui paraissait au bas du manifeste annexionniste de Montréal. M. Johnson répondit à cette lettre d'une manière assez cavalière, demandant à son tour à M. le Secrétaire de quel droit il lui faisait cette question et dans quel but? M. Leslie répliqua par la circulaire que l'on connaît, qui contenait en même temps la démission du conseil de la Reine annexionniste. M. Johnson se plaint maintenant de la conduite de l'Exécutif et proteste dans une longue épître à M. le Secrétaire, contre cet acte qu'il qualifie d'injuste, d'illégal et d'inconstitutionnel. Il dit qu'il a toujours été prêt à répondre à la demande du gouvernement; pourtant dans sa lettre précédente, il disait qu'il aurait dégradié le caractère d'un avocat anglais, s'il l'eût fait! M. Johnson est déterminé, à ce qu'il dit, de défendre jusqu'à la fin l'honneur et l'indépendance de sa profession, attaqués dans sa personne. En attendant sa commission est révoquée, et rien ne l'empêche de contester en loi la validité de cet acte de l'Exécutif.

L'Extra de la Gazette Officielle qui a paru samedi dernier à Toronto contient outre les nominations que nous donnons ailleurs les démissions de 31 officiers de milice de Montréal des Lieuts. Colonels B. Hart, John Molson, S. de Blency, John Yule, Hon. R. Jones, W. McCrimmon, des Capitaines D. Kinnear (du Herald) Louis Boyer, B. Brewster, John Monk, H. Taylor, Charles Lindsay, W. N. Rodden, des Lieutenants David Ren, Thomas Kay, Jean Brunau, P. B. Budaux, J. R. Giroux, H. E. Evans, S. J. Lyman, T. Forsyth, C. Abbott, A. Desmarais, Euclide Roy, J. Bethune, H. Chisholm, D. Fergusson, Henry Chapsman.

Une proclamation contenue dans cette même feuille de la Gazette Officielle fixe le mois de Janvier prochain comme un jour d'actions de grâces pour remercier la divine providence de ses bienfaits sans nombre et entr'autres de la cessation du choléra.

Le Congrès américain n'a pu encore procéder aux affaires, la chambre des représentants n'ayant pas élu son président aux derniers jours de Washington. Les débats à propos de cette élection devenaient de plus en plus animés et même orageux. Les représentants des Etats du Sud reprochant aux hommes du Nord de ne pas comprendre et surtout de ne pas respecter la constitution. Ils demandent qu'on ne change en rien la situation du district de la Colombie en ce qui touche l'esclavage; qu'on donne au Sud la portion du territoire qui lui revient et qu'on respecte ses droits. C'est à ce prix seul, disent-ils que le paix sera maintenue. "Si le congrès, dit M. Colcock de la Caroline du Sud, adopte un bill pour abolir l'esclavage dans le district de Colombie ou

s'il accepte le proviso Wilmot, je m'engage à proposer une résolution conçue en ces termes: "Résolu que l'Union est dissoute!" Le Sud prouvera ainsi au Nord que la doctrine soutenue jadis par la Caroline du Sud est aujourd'hui une vérité solennelle."

Le procès de M. Dessaulles contre le propriétaire de la Alliance M. Duvernay, a été terminé mardi à quatre heures P. M. Le jury a donné son verdict en faveur du demandeur lui accordant £100 de dommages. Cette affaire a été très habilement plaidée par MM. LaFrenaye, Papin et Johnson de la part du demandeur et Drummond et Loranger de la part du défendeur.

Conversions.

Un ami nous écrit de New-York: "Deux Ministres Episcopaliens de New-York viennent de se convertir au Catholicisme. L'un est le Rév. Dr. Forbes, célèbre orateur et le plus influent des Ministres. Je l'ai vu, je lui ai parlé... C'est un homme de 52 ans, d'une figure douce, spirituelle, belle et infiniment respectable. Ses confrères eux-mêmes l'ont couronné de tant de considération qu'ils n'ont pu s'empêcher, après sa conversion, de lui rendre une visite. L'autre est M. Preston, jeune Ministre également recommandable. Les Journaux protestants font feu et flamme contre ces conversions; toute la ville s'en occupe. Les Catholiques bénissent Dieu, et parmi les Protestants, quelques uns maudissent, d'autres gémissent, d'autres enfin se tiennent cois. Déjà plusieurs se sont convertis."

Pour nous, nous félicitons bien cordialement nos frères des Etats-Unis des honorables conquêtes que la force de la vérité vient de faire au catholicisme parmi eux. Tous les Rév. Ministres Protestants du monde devraient donner à l'Eglise la consolation de les voir rentrer dans son sein. Bien que MM. Forbes et Preston ne soient pas les seuls ministres qui en soient venus à la saine et courageuse démarche qu'ils viennent d'accomplir, et que d'autres, également distingués, aient déjà donné le même spectacle, il est étonnant que le nombre de ceux qui aujourd'hui ont embrassé si palpablement ne soit pas plus considérable. Si tel est un pays au monde où le protestantisme offre cette preuve manifeste d'erreur, le manque d'unité dans l'enseignement dogmatique, c'est bien aux Etats-Unis. Quel spectacle plus fait pour décontenancer les plus enracinés dans le protestantisme, que celui de ces catholiques nombreux, qui vont se morcelant, se subdivisant, s'anathématisant les uns les autres. C'est un corps malade, qui n'est pas animé par un principe divin commun mais dont les membres disloqués, croissent et vivent par eux-mêmes, semblables à ces ténements dilatoires ou à ces chancres hideux qui s'échouent en pourriture, quand ils ont grandi et épuisé la vie du corps. — Oui, il est bien étonnant que ces ténements de l'erreur, qui vont s'épaississant de plus en plus, n'engagent pas un plus grand nombre à jeter les yeux vers le phare lumineux de la vérité, vers l'Eglise catholique.

Nous apprenons que Mgr. Demers, Evêque de Vancouver, a pris passage par l'Europe à bord du navire *Barbaris*, en compagnie de M. Poussin, ex-représentant de France aux Etats-Unis. Selon les conjectures, S. G. est maintenant entrée dans le port.

L'adresse de l'association annexionniste.

Tel suit la fin de ce document que nous n'avons pu publier dans notre dernière feuille faute de place:

" Ces sentiments ont été si bien exprimés dans un ouvrage récent: "Les colonies de l'Angleterre" par J. A. Roebuck, Esq., M. P. P. que nous citons ici ses propres paroles:

" La carrière ouverte à deux hommes, dont l'un est né et vit au Sud du St. Laurent et l'autre au Nord de cette rivière, est un exemple frappant de l'observation faite ici. L'un est citoyen des Etats-Unis, l'autre un sujet de l'Angleterre, un colon Canadien. L'un a un pays qu'il peut appeler le sien, un grand pays déjà distingué par les armes, les arts et à quelque degré en littérature. L'Américain a une part dans l'honneur et la réputation de son pays, et il arrive sur le théâtre de la vie avec de hautes aspirations, espérant pouvoir acquiescer lui-même de la réputation dans les nombreuses carrières qui s'ouvrent devant lui. Son pays a un Sénat, une armée, une marine, un barreau, plusieurs Eglises puissantes et opulentes; ses savants, ses physiciens, ses philosophes forment une fraternité nationale qui donne et reçoit les distinctions. Combien triste pour le pauvre colon est le contraste de son état avec celui de l'Américain! Il n'a pas de pays, lui; l'endroit où il est né et où il doit passer sa triste existence, inconnu à la renommée n'a pas d'histoire ni de gloire passée, ni de réputation présente. Tout ce qu'il y a de remarquable appartient à l'Angleterre. Le Canada n'est pas une nation; c'est une colonie, une sphère étroite, le satellite d'une étoile puissante qui l'absorbe dans sa splendeur. Le Canada n'a pas d'armée, de marine, de littérature, pas de fraternité de sciences. Alors si le Canadien veut se lancer dans aucune de ces carrières, il doit le faire comme anglais; il faut qu'il oublie et déserte son pays, avant d'arriver à être connu de la renommée."

" Si tous ces arguments solides en faveur de l'annexion ne sont pas changés ou ont été renforcés par le temps, vous n'aurez pas peur de continuer à suivre la marche qu'on vous a indiquée comme désirable, nonobstant les ordres arbitraires de ceux, qui prétendent être vos maîtres. Ceux qui vous ont adressé en octobre dernier étaient connus pour être au dessus du soupçon de chercher des avantages pécuniaires pour eux-mêmes. Ils n'emploieraient nulle autre force que celle de la raison.

Ils n'eurent recours à aucun moyen qu'un plus légal, le consentement de toutes les autorités constituées de l'état. Ils désirèrent fortifier et où il était besoin, rendre l'opinion publique favorable à leurs vues, cette opinion doit s'exprimer non seulement sur du papier, mais de cette manière autoritative que la constitution juridique, en donnant au peuple le droit d'élire ses législateurs, c'est pourquoi ils n'ont pas fait d'efforts pour obtenir tous les noms qu'on aurait pu faire opposer au document qu'ils présentaient au public. Ils furent satisfaits après avoir enroilé sans sollicitation assez d'adhérents pour montrer qu'ils n'étaient pas quelques hommes abusés agissant sans le concours d'une opinion publique répandue. Comment leur n'est-on répondu? Leurs adversaires ont envoyé des agents dans les comités les plus populaires autour de la ville favorisée pour un temps et sans s'y attendre par la translation du siège du gouvernement. Aussi bien à Toronto qu'à Montréal, ils ont employé contre nous toute l'influence qui découle du patronage officiel et combien cependant leur succès a été pauvre!"

" Dans l'absence d'arguments, un Exécutif qui affecte de devoir son existence à la volonté populaire, a eu recours à la persécution contre ceux qui osent exercer le droit qui appartient non seulement au sujet anglais, mais à tout être intelligent le droit de penser et de discussion libre."

" Frères colons, permettez-vous qu'on arrête par de tels moyens vos mouvements politiques qui doivent être libres! Vos serviteurs vont-ils vous dicter les sujets qui doivent engager votre attention et proscrire tous autres sous peine de leur intervention et leur censure? Nous espérons que non. Nous sommes assurés que vous n'en serez que mieux disposés à supporter ceux qui n'ont été opposés par des moyens que nous ne pouvons qualifier autrement que comme oppressifs. Nous faisons maintenant appel à ceux d'entre vous qui sont favorables à vos idées et nous les prions de travailler à nous faire obtenir le grand objet que nous avons en vue. Tous s'accordent à croire que l'annexion est inévitable que c'est seulement une question de temps. C'est notre conviction qu'il ne peut y avoir de politique arrêtée, de crédit public établi, de cessation de luttes politiques, de prospérité, tant que nous n'aurons pas atteint l'état qui nous est destiné. Unissons nous donc pour y arriver le plutôt possible."

Conflit entre les Etats-Unis et l'Angleterre sur les côtes du Pacifique.

Au mois de septembre dernier, M. Squier, ministre des Etats-Unis, notifiât aux représentants étrangers dans l'Amérique centrale la cession faite par le gouvernement de Honduras aux Etats-Unis, de l'île de Tigre, située à l'entrée du Golfe de Fonseca.

Or, M. Clatfield, agent britannique en Mosquitie, sans se préoccuper de cette notification officielle vient de prendre possession, de vive force, de cette même île au nom de S. M. la Reine-Victoria. Le gouvernement de Honduras invoque le secours des Etats-Unis; que fera le cabinet de Washington? Plusieurs feuilles américaines disent que la République ne saurait subir cet affront sans déshonneur, et que reculer est impossible. Serait-ce la guerre ou la diplomatie qui terminera cet incident imprévu, c'est ce que nous saurons bientôt.

Nous apprenons que les Sœurs de charité de l'Hôpital Général de cette ville, viennent de trouver dans le caveau de leur église le corps de leur vénérable fondatrice, Dame Marie Marguerite Dufroste de Lajmmerais, veuve Youville, décédée le 23 Déc. 1771.

Les nombreux amis de cette communauté si utile à la société partageront, sans doute, la joie de ces saintes filles.

Dans un prochain numéro, nous donnerons de plus amples détails sur cet événement si intéressant pour nos bonnes sœurs de charité.

La lettre de M. le curé de St. Rémi, demandant certaines solutions de difficultés concernant les écoles, nous fut remise dans une circonstance où ne pûmes en examiner attentivement le contenu. Aujourd'hui nous croyons devoir répondre que les solutions qui nous sont demandées ne sont pas de notre ressort.

(Article différé faute de place.)

Destruction d'un village mosquité par des naufragés américains.

Des lettres de Belize (Honlorus), en date du 22 octobre, nous donnent les détails d'un incident dont le bruit était déjà parvenu jadis aux Etats-Unis, et qui n'est pas de nature à simplifier les complications déjà existantes en Mosquitie.

Le 29 août dernier, le brick américain *M. C. Draper* se perdit sur la barre de la rivière Prinzapolka, à cent lieues environ de San Juan. Après avoir vainement essayé de relever le navire, l'équipage et les passagers furent abandonnés, et allèrent s'établir sur le rivage, dans un camp improvisé, avec tout ce qu'ils avaient pu enlever à l'épave. Un des passagers, familier avec le pays, fut alors expédié à Warm Rivi, à trente mille de là, où se trouvait le seul bâtiment que l'on pût se procurer sur la côte.

A son retour, ce messager apprit que les Indiens avaient attaqué le camp et enlevé une certaine quantité de provisions et de marchandises: leur chef, nommé Punial Sako, était resté prisonnier aux mains des américains, mais parvint bientôt après à s'évader. Le capitaine Draper, qui commandait les naufragés, fit alors signifier aux manducards que, s'ils ne restituaient pas sous trois jours le butin enlevé par eux, on attaquerait leur village, appelé Quimwala, et situé à une trentaine de milles dans l'intérieur du pays.

la première chose à montrer à des voyageurs qui arrivent de Grenoble par le Sappey, c'est le souper; aussi ne tarda-t-il pas à nous inviter à prendre place autour d'une immense table, où la fraternité s'établissait souvent entre des voyageurs de tous les pays.—On sait que la règle des Chartreux leur interdit le gras d'une manière absolue: les étrangers qui entrent dans leur maison, sont obligés de s'y conformer. La chère du reste n'est pas mauvaise. Le beurre est délicieux, les omelettes y sont parfumées avec des herbes de la montagne, le vin est des plus potables. D'ordinaire, avant le repas, et en guise de préparation, frère Jean Marie vous sert un doigt de cette liqueur balsamique bien connue sous le nom de *Chartreuse*. Au milieu du souper, on se mit à parler de politique. Un des six convives était de Marseille, un autre, de Carcassonne; deux autres, jeunes Parisiens de 20 à 22 ans, étaient accompagnés d'un précepteur Lyonnais, et enfin le sixième se réclama de l'Italie. Je dois l'avouer en gémissant, pas un des six ne se disait républicain de la veille. Evidemment frère Jean Marie, pouvait seul revendiquer ce titre, comme appartenant à une communauté de frères, gouvernés par un chef électif, et malgré cela, il paraissait fort peu y tenir, comme doit le faire tout bon Chartreux qui se rappelle les spoliations exercées par la République de 93.—On demanda à un bon frère comment il avait accueilli la révolution de février.—Nous ne savons trop ce que c'est, répondit-il; pourvu qu'on nous laisse la liberté de prier Dieu et d'observer notre ré-

gle, nous ne demandons pas autre chose.—Et là-dessus il sortit pour ne pas troubler la conversation. L'Italien prit la parole et se mit à déclamer contre les convives en général, et ce qu'il appelait l'abrutissement volontaire auquel se condamnaient à perpétuité des hommes nés dans un siècle de civilisation.—Monsieur, répondit le Carcassonnais, réactionnaire s'il en fut, je ne comprends guère ce que vous voulez dire; que des hommes fatigués des dangers du monde ni réussissent dans la retraite pour prier Dieu à leur manière, il n'y a selon moi dans cette conduite aucun symptôme d'abrutissement. Leur sacrifice est libre, il est déterminé par un sentiment de conviction raisonnée....—Ce sont des vainants, murmura l'Italien.—Dérompez-vous, Monsieur, la journée de ces hommes de paix se partage toute entière entre la prière et le travail des mains. La règle leur fait un devoir de ne jamais rester oisifs.—A continuer.

Le prix de mémoire.

Un Breton étant venu à Paris, alla voir un de ses compatriotes auquel il demanda, par occasion, un écu de six livres qu'il lui avait prêté il y avait une quinzaine d'années. Le débiteur le quitta et lui rapporta un livre qu'il lui donna avec son écu, en lui disant: "Prenez, monsieur, c'est un prix de mémoire que j'ai remporté dans ma jeunesse; vous le méritiez assurément mieux que moi."